Document generated on 06/25/2025 2:31 a.m.

Espace Sculpture

# Le poète aux quatre roues motrices

Jocelyne Gagné

Volume 6, Number 3, Spring 1990

URI: https://id.erudit.org/iderudit/9792ac

See table of contents

Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (print)
1923-2551 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Gagné, J. (1990). Review of [Le poète aux quatre roues motrices]. *Espace Sculpture*, *6*(3), 48–49.

Tous droits réservés © Le Centre de diffusion 3D, 1990

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

# LE POÈTE AUX QUATRE ROUES MOTRICES

Jocelyne Gagné

Le 8 décembre 1978, Berthier Guay lance son camion à toute allure et saccage le centre commercial de St-Georges de Beauce. Il avait un message important à rendre. C'était la réponse à toutes les questions qu'il se posait depuis son enfance, à savoir que tout est à comprendre, à démystifier, que tout est faux, à réinventer. Il était en péril. Il a lancé sa bouteille à la mer. C'était le seul moyen qu'il lui restait. Il espérait qu'on cherche à savoir, à comprendre, le pourquoi de son geste. Ce fut le massacre, le désordre qui a attiré l'attention. Dans le camion blindé, dans les feuilles, dans la neige, dans une tourie, sur un papier, il avait écrit : «J'aurais toujours pu être un saint mais c'est quoi?» Le mot "saint" est le mot-clé de la Partie I de sa thèse-recherche-essai. Il y a une faute au mot "saint". Ce serait peut-être là la faute d'Adam et Ève. La croix est le "T" du mot saint. «Ainsi Dieu deviendrait sain/Sain deviendrait l'homme/Et l'homme n'aurait encore jamais existé!»

Il faudrait que le Christ descende d'un cran pour que les embryons d'homme que nous sommes puissent remonter d'autant. Le Christ aurait été le seul à avoir eu un soubresaut ou un balbutiement d'homme. Berthier a choisi le 8 décembre pour le saccage, jour de l'Immaculée-Conception, à cause de nos rapports avec la femme à démystifier. Selon les images connues, la Vierge se fait mordre le talon par le serpent. Les policiers ont tiré dans les pneus de son camion au centre commercial. Par rapport à la femme, on marche à l'envers, on vit contre nous-mêmes. On s'y sent obligés. Le message de son saccage n'a pas passé. Ça avait l'air d'une contestation. Il n'avait rien contre les marchands. Il n'a pas fait ça pour une peine d'amour non plus. Il se voit comme faisant partie de tous les hommes ensemble. Ses préoccupations ne le concernent pas seulement lui personnellement. On doit se raviser, redécouvrir comment fonctionne la nature humaine.

Berthier Guay, ***Le Christ aux oiseaux,*** 1989.
Matériaux divers. H.: env. 3 m.
Photo : Pierre Martel.

Tant et aussi longtemps qu'on est sous la tutelle d'une quelconque autorité, on est dupe d'entériner toutes les vérités charriées par ces mêmes autorités. Il n'est pas le seul à s'interroger, à se poser des questions. Personne ne réussit vraiment à répondre à ces questions. Plusieurs sont conscients qu'il faut démystifier nos convictions : les poètes, les chanteurs, les créateurs... Pour passer dans l'ère du Verseau, il faut essayer de tout comprendre. On se cache toute la journée, du matin au soir, on se "pile" sur le coeur toute notre vie. On vient au monde, on meurt et on n'a rien compris de ce qu'on est venu faire sur cette terre. On va se donner les moyens de se voir comme on a été conçus pour être, avec tout ce que ça implique, avec tous les moyens qu'il nous est permis d'avoir. Ça nous concerne tous. On a une belle planète. On est en train d'en faire une vomissure, une planète "jetable".

Berthier est convaincu qu'il faut faire quelque chose. S'il n'avait pas saccagé le centre commercial, il se serait toujours senti malhonnête avec lui-même. Il ne referait pas une chose pareille. Il va se servir de tout ce qu'il a pour aller plus loin. Tout s'en vient. Tout est parfait. Il s'émerveille de l'absurdité, tellement elle est parfaite. Pour envisager ce qui est parfait, il met le contraire. Il marche avec l'absurde. On va trouver notre microbe et l'antidote à notre cancer. Il suffit de chercher un peu, de récupérer plein d'énergie qui va nous permettre d'être spirituel. Il faut être spirituel. À partir de ça, c'est gagné.

La Partie II de sa thèse-recherche-essai se continue dix ans plus tard avec *Le Christ aux oiseaux* exposé aux Foufounes Électriques de mai à juillet 1989. Il revient plus en douceur, avec des sculptures pour répondre de tout ça, pour se libérer. Cela fait partie d'un tout, de la démarche débutée par le saccage. Berthier est convaincu de ce qui nous concerne tous. Maintenant c'est le Christ qui parle. On lui fait dire des choses. On a peut-être l'air de se prendre pour d'autres mais on est tous tellement rien, organisés comme on l'est, que ce n'est pas plus grave que ça. *Le Christ aux oiseaux* dit : «Si vous mourez, c'est que vous vous êtes fait posséder». On a tous un bagage d'Histoire Sainte qu'on nous a enseignée à l'école. On nous a dit qu'on aurait perdu un paradis. Ça l'avait affecté toute cette histoire qu'on avait un paradis et qu'on l'a perdu. Il s'est toujours interrogé là-dessus.

*Le Christ aux oiseaux* essaie aussi de démystifier la "Dame en bleu", celle même de l'Immaculée-Conception. L'image de la femme est une poupée gonflable, le condom de l'évolution de l'homme, comme une coupeuse de couilles. C'est l'idée que nous, les hommes, avons de la femme. C'est comme si, cette idée, notre façon de voir, d'interpréter la femme, ce ne serait peut-être pas ça. On s'aime beaucoup les hommes et les femmes mais la vie fait qu'on se retrouve les uns contre les autres. Qu'est-ce qui fait ça? C'est une énigme. Il sait que ça se passe entre les hommes et les femmes mais où est l'erreur? Il bafouille encore là-dessus. Il réfléchit beaucoup. Il s'exprime par l'écriture. Berthier écrit tout ce qui lui passe par la tête. Il est complètement à contre-courant.

Maintenant il ajoute une sculpture pour appuyer ses dires. À cause de son ami sculpteur Richard Greaves, avec qui il a exposé aux Foufounes Électriques. Richard lui a appris à rire. C'est bon de rire. On ne se fatigue pas de rire. C'est positif. *Le Christ aux oiseaux* avec une cabane à oiseaux habitée par un "garfield", un merle bleu tout à côté, c'est une thématique sur l'homme et la femme aussi, à savoir qu'on se retrouve dans la même situation que le chat et l'oiseau. Il est arrivé à Montréal en même temps que le film Jésus de Montréal de Denys Arcand. Ce sont les mêmes préoccupations, le même souci. Il l'appelle *Le Christ aux oiseaux* parce que le Christ est content... quand on dit que quelqu'un est aux "p'tits oiseaux". C'est aussi un hommage aux Félix Leclerc, Vaillancourt, Vigneault, Charlebois, André Dion, Harmonium, Fiori, à tous les paroliers créateurs québécois qui disent des mots du coeur, qui sont préoccupés par l'ensemble de ce qu'on est, qui témoignent de ce qu'ils savent, de ce qu'ils pensent.

Berthier est arrivé à Montréal avec Richard Greaves et une cinquantaine de sculptures de récupération colorées et vibrantes d'humour. Les gens de Montréal ont sûrement vu beaucoup de choses mais tant d'énergie en même temps, ça les a dépassés. Ils les ont appuyés. Dans le livre des remarques-commentaires, il y a de superbes remarques, positives sur toute la ligne. Il y en a qui voyaient dans *Le Christ aux oiseaux* un blasphème, qui ne le prenaient pas, qui n'aimaient pas qu'on le désosse ainsi. Une menace d'injonction a été émise au club des Foufounes Électriques pour qu'on le décroche. C'est pour ça que *Le Christ aux oiseaux* est revenu en Beauce avant la fin de l'exposition. S'il a dérangé, c'est positif. Ça confirme ce que Berthier pense, à savoir qu'on a toujours cru dans ce qui nous a limité. On est demeuré l'esprit dans les talons.

Berthier a récupéré le camion blindé du saccage pour une sculpture éventuelle. Berthier et Richard récupèrent. Richard récupère du métal, des pièces de l'histoire des gens. Berthier récupère les anciennes bâtisses construites au début de la colonie et qui tombent en désuétude. On rhabille des chalets, on fait des cabanes à oiseaux, on remonte des maisons pièces sur pièces. C'est un prolongement, ce sont des créations. On ne trouve plus de bois comme ça maintenant. Berthier a inventé une structure flottante, un jeu pour les enfants, pour s'envoyer en l'air, avec glissade, échelle, plongeon, balançoire... intégrés dans une grosse structure sur l'eau. Il vient de terminer un écriteau anti-chasse qu'il a écrit sur une grosse roche bien en vue dans la Beauce: «Lorsque sous prétexte de s'amuser on assasine les autres espèces, c'est qu'on affirme jusqu'à même être incapable d'identifier la bête qui nous habite».

(Ce texte est la transcription des entrevues que Berthier Guay accordait à la télévision communautaire en décembre 1988 et octobre 1989). ◆

# LA GALERIE ÉPHÉMÈRE

## Daniel Carrière

En décembre dernier, Nam June Paik et Curt Royston étaient de passage à la galerie Esperanza qui terminait la décennie et entamait la suivante — l'exposition durait jusqu'au 25 février — en présentant les magnifiques exercices électroniques des deux artistes. Nam June Paik, on l'a répété dans tous les médias, est le père de l'art vidéo, la légende ne manque pas de détails; Curt Royston venait s'ajouter au programme - dans tous les sens du mot - à la manière de la référence, cette fois-ci portée sur l'avenir.

La plus grande qualité des oeuvres visionnaires est de remettre en question les oeuvres qu'elles ont créées, de les aveugler. À eux deux, ils ont ébloui la galerie de la rue Mackay, littéralement, votre humble serviteur en premier lieu. Je suis entré dans la galerie et je n'ai rien vu, je suis devenu l'oeuvre, tant elle me rappelait qui j'étais, je n'ai retenu aucun titre, je suis passé à côté des subtilités formelles qui renvoient à l'art, rien des prouesses techniques qui supportent la démarche n'a résisté à mon étrange indifférence devant l'inconsolable froideur des écrans.

Le critique a manqué à sa tâche, il est tombé dans son piège, son insoutenable futilité, éléphantesque à côté de celle de l'artiste. L'oeuvre m'a semblé paradoxalement inintéressante mais non sans récompense. J'ai retenu les paroles, j'ai trahi mon structuralisme maniéré pour scruter la pensée de ces hommes qui bouleversent avec générosité les paramètres aléatoires de l'art contemporain.

«Le spectateur a la responsabilité de comprendre que l'artiste manipule son regard, explique Curt Royston, sa vision n'est pas que transcendante. On préfère la représentation, l'illusion, aux dépens de la réalité. On en a besoin, et il faut avoir la foi dans les illusions que l'on crée. Notre responsabilité est de les comprendre».

Royston suggère que son travail n'est pas de l'art, parce que c'est de la vidéo. Un à zéro pour l'artiste. Il évoque une notion fondamentale de la vidéo en tant que matière magnétique, signal électronique, impalpable, au contraire de la peinture et de la photo à laquelle elle se réfère malgré elle, et de la sculpture à laquelle elle emprunte le territoire. Curt Royston démarque les dimensions, celles qu'on ne voit pas ou qu'on refuse de voir, y plonge le spectateur soudainement rassuré qu'un artiste ne le prenne pas pour une poire.

Nam June Paik, ***Canadian Royal Mounted Police***, 1989.
Courtoisie de la galerie Esperanza.

«L'oeuvre d'art n'est pas menaçante, tu peux l'aborder sans crainte, te laisser séduire ou au contraire lui tourner le dos en te disant "c'est pas si bon que ça". Le spectateur doit se laisser posséder par l'intuition de l'artiste, il faut avoir la foi en son travail».

Nam June Paik veut vivre jusqu'à l'âge de 70 ans, aujourd'hui il est âgé de 58 ou 59 ans. Point d'origine d'un courant qui ne cesse de prendre de l'ampleur (il a 31 ans quand il intègre la TV à sa démarche), il n'apprécie pas qu'on lui rappelle qu'il a inventé l'art vidéo. «Ca me vieillit, dit-il, et quelqu'un a inventé la télévision avant moi».

«La vidéo des producteurs indépendants, poursuit-il, prend de plus en plus d'importance sur le réseau de télévision publique, à New York. Tout le monde peut avoir accès à du matériel de production. Le 8mm de Sony, par exemple, est d'une qualité qui se prête à la diffusion sur les ondes et on peut acquérir à un coût raisonnable des appareils de montage... De même que la photographie a démocratisé la possibilité d'enregistrer des images - le chef d'oeuvre pictural est à la portée de tous - la vidéo est appelée à faire de nous tous des réalisateurs de télévision».

L'appropriation de la vidéo par les artistes, au début des années 80, a été un échec, surtout au Québec où elle visait d'abord à démocratiser l'image télévisuelle. Beaucoup d'entre eux sont retournés dans leurs ateliers.

«Nous croyons que le marché de l'art est faussé, qu'il y a trop de barrières invisibles autour de nous, c'est un milieu snob, porté vers la mode, c'est très difficile pour les artistes qui se soumettent au système».

La dissidence rappelle à l'ordre, c'est un sacrifice. En galerie, la vidéo sera toujours un peu ridicule, toujours contemporaine, très intrigante, peut-être même alimentaire, et surtout esthétisante. La galerie est un lieu par défaut, nécessaire, en attendant que la seule galerie spécifique s'affranchisse : la télévision. ◆